

LE ROBOT :

ceci n'est pas un humain !

Leurs fabricants s'emploient à nous en persuader : les robots tendent à devenir des humains. Leur apparence et le langage avec lequel nous en parlons, jusqu'à l'expression de « personne électronique » proposée par le Parlement européen, essaient de gommer toute différence homme-machine. Ce qui est un leurre et pose un certain nombre de questions éthiques. Et impose d'indispensables mesures de prévention.

SERGE TISSERON

Le robot Kaspar, utilisé avec des enfants autistes, est téléopéré par un informaticien invisible sans que ceux-ci en soient informés.



Plus les robots ressemblent aux humains, plus nous leur faisons confiance. Pourtant, nous ne savons pas qui se trouve derrière un robot. Souvent, il s'agit de grandes entreprises qui n'agissent pas uniquement dans un but philanthropique. Mais à qui la faute ? En disant que les robots seraient capables d'autonomie, d'intelligence, d'apprentissage et d'empathie, leurs fabricants prennent le risque de nous faire oublier que ces expressions ne désignent rien de compa-

nable à ce qui existe chez l'homme. Mais pourquoi sommes-nous si prompts à croire ces fantaisies ? Parce qu'elles nous rassurent ! Paradoxal, direz-vous ? Pas tant que cela.

LES PIÈGES DE L'ANTHROPOMORPHISME

L'homme a toujours perçu ses outils comme relevant de sa seule maîtrise. Il devait donc apprendre à s'en servir. Si j'achète un marteau ou une voiture, dans les deux cas je suis leur propriétaire et je les contrôle totalement. Mais si j'achète un robot, je ne sais pas comment son

fabricant l'a programmé, et je ne sais pas non plus si un hacker ne va pas un jour le retourner contre moi. L'homme a besoin de croire que les machines autonomes auront un jour une conscience, une volonté et un libre arbitre pour pouvoir penser les apprivoiser. Le mythe du robot doué d'une conscience est un peu en cela

l'équivalent de la prosti-tuée au grand cœur : plus l'homme accepte de se mettre en situation de vulnérabilité, plus il a besoin de penser que la créature entre les mains de laquelle il se remet « a un cœur ». L'idée que l'on puisse un jour donner une conscience aux robots obéit à cette logique : nous permettre de ne plus être effrayé par une machine qui serait appelée à « réaliser un programme » et n'éprouvant ni état

d'âme, ni pitié, ni empathie. Nous imaginons une conscience aux robots pour tenter de réenchanter le monde de la robotique, placé aujourd'hui sous le signe du robot « réalisant le programme que ses constructeurs ont conçu pour lui ». Le robot « libre » peut être méchant, mais parce qu'il est « libre » on peut rêver de le faire changer d'avis. Des déportées ont raconté qu'elles étaient rassurées de voir leurs tortionnaires nouer des liaisons amoureuses avec leurs homologues mas-

culins ; cela les rassurait sur le fait que ces femmes, qui leur paraissaient insensibles et « robotisées », étaient toujours des êtres humains et qu'on pouvait peut-être, en s'y prenant bien, les attendrir. Cela a aidé ces déportées à vivre.

Mais dans la tendance à attribuer à nos robots des capacités qu'ils sont loin d'avoir,

« Les neurones humains ont la double capacité de stocker l'information et de la traiter, alors que toutes les machines dites intelligentes sont basées sur une stricte séparation de ces deux fonctions. »

et à oublier dans la fou- lée leurs capacités d'es- pionnage permanent de tous nos faits et gestes, tout n'est pas seulement affaire de désir. L'idéalisation des robots – et la diabolisation qui risque de l'accompagner chez certains d'entre nous – n'est pas qu'une façon d'échapper à l'angoisse d'un robot sous le seul contrôle de son fabri- cant. Nous sommes aussi victimes, dans ce domaine, de l'anthropo- morphisme du langage

utilisé à leur sujet. En effet, l'être humain a établi sa relation au monde à travers une projection de ses pensées, de ses émotions et de ses sentiments sur le monde envi- ronnant. Et cela lui a été très utile pour comprendre le monde.

Le problème, avec ce qu'on appelle l'intel- ligence artificielle, c'est que cet anthro- pomorphisme, qui a joué un rôle positif tout au long de l'évolution en nous per- mettant d'apprivoiser progressivement les animaux sauvages et le monde, risque

de se retourner contre l'homme. Déjà, cette expression nous invite à penser les capacités de la machine sur le modèle de l'Intelligence humaine, alors que les deux fonctionnent radicalement différemment. Pour ne prendre qu'un seul exemple, les neurones humains ont la double capa- cité de stocker l'information et de la traiter, alors que toutes les machines dites intelligentes sont basées sur une stricte séparation de ces deux fonctions. De la même façon, parler d'« apprentissage » et d'« empathie » pour les robots est de l'ordre de la métaphore, et cela risque en plus de nous cacher un point essentiel : quelle que soit l'« autonomie » que nous leur imaginons, ces machines resteront toujours reliées à leur fabricant ! Pour leur mise à jour, bien entendu, mais aussi pour la capture de nos données person- nelles, pour leur adaptation à nos attentes, et éventuellement pour nous manipu- ler à notre insu ! Autrement dit, ce dis- cours anthropomorphe n'est pas neutre. Il cache les algorithmes qui dirigent les machines et la responsabilité immense de ceux qui les fabriquent.

C'est pourquoi il serait judicieux que nous soyons plus attentifs au langage que nous utilisons pour parler de ces nouveaux ou- tils que sont les robots. Il vaudrait mieux parler de machines automatiques plutôt qu'autonomes, d'apprentissage automa- tique plutôt que d'intelligence artificielle, de simulation d'empathie plutôt que d'empathie artificielle et de réseaux de composants électroniques plutôt que de réseaux de neurones. De ce point de vue,

l'expression « personne électronique » proposée en janvier 2017 par le Parle- ment européen pour désigner les robots va constituer un obstacle de plus sur le chemin d'une saine appréciation de leur réalité. Rappelons que dans la philoso- phie occidentale, du point de vue social, la personne se différencie de l'individu en tant qu'elle est définie par ses droits et ses devoirs. Et du point de vue struc- turel, elle est associée à la conscience qu'elle a d'exister et à sa capacité de dis- tinguer le bien du mal. Créer un statut de « personne électronique », c'est iné- vitablement introduire à court terme la question des droits et devoirs des robots, et à moyen terme celle du droit à l'auto- détermination.

UN EFFACEMENT PROGRAMMÉ DE LA DIFFÉRENCE HOMME-MACHINE

Hélas, le risque de confusion n'est pas seulement alimenté par le langage. D'ores et déjà, l'ordinateur Watson répond aux clients d'une grande banque française sans que ceux-ci sachent qu'ils ont affaire à une intelligence artificielle. Certains chercheurs comme Hiroshi Ishiguro rêvent que demain nous puissions entrer en relation et échanger avec des robots androïdes employés dans des grands ma- gasins en croyant qu'il s'agit d'humains. Mais si cela est acceptable dans la culture japonaise, n'oublions pas notre propre tradition humaniste et républicaine : dans une démocratie, chaque citoyen a le

droit de connaître l'origine des messages qu'il reçoit. Par exemple, personne n'a le droit d'imprimer des affiches en noir et blanc parce que ces deux couleurs sont réservées aux affiches officielles émanant de l'État, et il est interdit à une chaîne de télévision de transmettre des publicités pendant le journal télévisé en leur donnant le statut d'information. La publicité entre dans une fenêtre de publicité, l'information dans une fenêtre d'information, la fiction dans une fenêtre de fiction, etc. Le même principe

doit être respecté dans nos relations aux machines. Tout humain a le droit de savoir à quel moment il a affaire à un semblable et à quel moment il a affaire à un robot. S'agissant des répondants automatiques qui vont se généraliser, le problème serait assez facile à résoudre, il suffirait de prévoir un message disant : « Vous êtes en communication avec

un système automatique, posez votre question ; si vous préférez parler à un humain, appuyez sur la touche dièse. »

Enfin, dans le même ordre d'idée, un petit robot ressemblant à un enfant et appelé Kaspar est aujourd'hui utilisé avec des enfants autistes en étant téléopéré (c'est-à-dire que ses paroles et ses comportements sont gérés en temps réel à distance par un informaticien invisible de ses uti-

lisateurs¹), sans que ces enfants en soient informés. De telles pratiques posent évidemment un problème éthique majeur. Mais aucune législation ne semble exister dans ce domaine-là non plus.

Ces confusions sont évidemment porteuses de grands dangers. J'en vois au moins trois. Le premier serait d'oublier que les objets connectés de toute nature qui nous entourent (encore appelés « robots ») capturent de façon permanente et implicite toutes nos données personnelles

et les transmettent en temps réel à leur fabricant. Plus les robots ressemblent aux humains, plus nous leur faisons confiance. Pourtant, nous ne savons pas qui se trouve derrière un robot. Souvent, il s'agit de grandes entreprises qui n'agissent pas seulement dans un but philanthropique. Le deuxième danger serait d'oublier qu'une machine n'a pas d'émo-

tions et qu'elle est seulement capable de les simuler. L'armée américaine a observé que les soldats qui utilisent des robots démineurs « interagissent parfois avec eux comme ils le feraient avec un être humain ou un animal² ». Cette situation pourrait tout aussi bien se produire au domicile d'une personne âgée ou sur un lieu de travail. On sait que les salariés montrent déjà une forme d'attachement à

« Nos téléphones mobiles nous ont rendus moins tolérants à l'attente. Nos robots risquent de nous rendre moins tolérants au caractère imprévisible de toute relation. »

« leurs » outils de travail. Qu'en sera-t-il, alors, quand ils seront accompagnés d'un robot qui semble les comprendre ? Enfin, à force d'interagir avec des robots toujours obéissants et gratifiants, certains d'entre nous risquent de se fabriquer une idée fautive de ce qu'est une relation et d'attendre la même chose des humains avec lesquels ils sont en contact. Nos téléphones mobiles nous ont rendus moins tolérants à l'attente. Nos robots risquent de nous rendre moins tolérants au caractère imprévisible de toute relation.

D'INDISPENSABLES MESURES DE PRÉVENTION

Heureusement, ces dangers ne sont pas une fatalité. Les moyens de les réduire concernent à la fois le législateur, les fabricants de robots eux-mêmes et le domaine éducatif.

La place du législateur

Les entreprises qui utiliseront l'intelligence artificielle pour répondre à leurs clients n'ont aucun intérêt à le dire, et celles qui utilisent l'anthropomorphisme du langage pour vendre des robots qui « ont du cœur », comme elles le prétendent, n'ont aucun intérêt non plus à renoncer à ces publicités séductrices. L'État a donc d'abord un devoir d'informer. Il comporte au moins trois aspects : que le citoyen sache toujours s'il a affaire à une machine ou à un humain ; que l'utilisateur d'une machine puisse connaître les algorithmes qui la dirigent ; que le ci-

toyen soit protégé des publicités mensongères qui vendent des robots en utilisant un discours anthropomorphe trompeur. Mais en même temps, dans la mesure où les robots sont appelés à être partout présents dans nos vies, nos maisons, nos rues et nos bureaux, il est essentiel d'organiser une large concertation autour des problèmes qui ne vont pas manquer de se poser. Il est urgent de ne pas laisser la seule responsabilité des robots auxquels nous aurons affaire demain, et qui, pour une part, auront la capacité d'influencer nos décisions, voire de les prendre à notre place, aux seuls producteurs de ces machines. Il est essentiel que soit mis en place un groupe de réflexion et de propositions pluripartites, comportant à la fois des industriels et des chercheurs en robotique, mais aussi des sociologues, des philosophes, des anthropologues et des psychologues, sans oublier les représentants des diverses religions, afin que soit déterminée, ensemble, la place à donner aux machines automatiques dans nos sociétés.

Les responsabilités des roboticiens

Pour éviter toute confusion, les constructeurs peuvent faire en sorte qu'une partie de la mécanique du robot soit toujours visible, afin de nous rappeler sa nature de robot. Signalons d'ailleurs que c'est exactement le choix opposé qui prévaut dans le cas des robots domestiques : cacher le plus possible leurs câbles, leurs circuits et leurs composants ! Mais l'essentiel consisterait à concevoir des programmes dans

lesquels les robots ne seraient pas destinés à remplacer des humains dans les interactions, mais à favoriser les contacts et les échanges entre les humains. Pour y parvenir, de tels robots n'ont pas besoin d'être humanoïdes. Ce sont ce que j'appelle des robots humanisants.

Une éducation pour apprendre à penser complexe

L'éducation des enfants doit d'ores et déjà prendre en compte les données du nouveau monde dans lequel ils vivront pour les y préparer au mieux. Il faut pour cela développer chez eux le goût de l'imprévisible et de l'humain, par l'organisation de débats et de controverses, mais aussi les inciter constamment à penser la complexité du monde en prenant en compte des jugements à la fois opposés et complémentaires. Les robots seront, selon le titre d'un livre évidemment écrit par un roboticien, les « meilleurs amis de l'homme », mais ils seront tout autant, et en même temps, les pires mouchards que les humains aient jamais inventés. Il nous faudra apprendre à les considérer comme des assistants dévoués et efficaces, mais dans le même temps être capables à tout instant de les débrancher, même si des fabricants ingénieux font en sorte que nous ayons alors l'impression de les « tuer » ! Bref, nous devons dans le même moment leur faire confiance et nous en méfier. Si nous basculions du second côté, nous nous priverions de tous les services qu'ils peuvent nous

rendre, et s'il nous arrivait de basculer du premier côté, nous aurions tôt fait de les juger comme supérieurs en tout point aux êtres humains.

Nous voyons que les « directives machines » concernant les robots, aussi importantes soient-elles, ne résolvent pas tous les problèmes posés par eux. Elles protègent l'homme des dangers matériels que les machines peuvent lui faire courir, mais elles ne le protègent pas des dangers qu'il risque de faire courir à lui-même par une mauvaise appréciation de ce que sont les robots.

Une charte éthique autour des robots se devrait donc de poursuivre deux préoccupations. D'abord, placer l'humain au centre de ces préoccupations : comme déjà évoqué, il est moins important de donner aux robots une conscience toujours plus grande que de réfléchir aux modalités limitées de conscience dont ils pourraient être dotés de façon à permettre à l'homme de développer toutes les formes de sa propre conscience du monde et de lui-même. L'enjeu est le maintien des repères qui fondent la différence entre l'humain et le non-humain. Ce maintien est la condition pour vivre en paix avec les robots, en leur demandant tout ce qu'ils peuvent nous apporter sans jamais attendre d'eux ce que seuls des humains peuvent nous donner. C'est aussi, rappelons-le, une base essentielle de l'humanisme occidental.

La seconde préoccupation qui doit guider la conception des robots concerne la

place du collectif : plutôt que de concevoir des machines qui deviennent des conseillers personnels de chacun, avec le risque de créer autant de soliloques manipulés, réfléchissons à des machines qui favorisent la communication de chacun avec tous les autres. Bref, réfléchissons à ce que nous pouvons faire tous ensemble, avec les robots, que nous ne pouvons faire ni chacun séparément, ni ensemble sans robots.

Il serait en effet dangereux de croire que le développement technologique conduit inévitablement à des innovations conformes à nos attentes. Bien entendu, lorsque des robots seront là, ils nous apparaîtront comme le résultat du seul choix qui était possible, car cette illu-

sion est constitutive du progrès technologique. C'est pourquoi nous ne devons pas attendre qu'une première génération de robots nous soit proposée pour nous emparer du problème. Ce n'est pas un monde où les robots décideront à notre place que nous devons craindre, mais un monde où nous serons tentés de nous ranger à l'avis de robots fort bien renseignés, et où nous nous retrouverons finalement à obéir aux logiques imposées par ceux qui les ont conçus.

1. C'est ce qu'on appelle la méthode WOZ, pour *Wizard of Oz*, en français « magicien d'Oz ».

2. Peter Warren Singer, *Wired for War: The Robotics Revolution and Conflict in the 21st Century*, New York, The Penguin Press, 2009.

POUR ALLER PLUS LOIN

- Andrew Feenberg, *Pour une théorie critique de la technique*, Montréal, Lux, 2014.
- Serge Tisseron, *Le Jour où mon robot m'aimera. Vers l'empathie artificielle*, Paris, Albin Michel, 2015.
- Frédéric Tordo, *Le Numérique et la robotique en psychanalyse. Du sujet virtuel au sujet augmenté*, Paris, L'Harmattan, 2016.